CAPILLA ALFONSINA

VI

A Quarante ans

A Quarante ans

Nous avions passé cet après-midi, le romancier Julien Dorsenne et moi, chez un de nos amis communs que j'aurai assez désigné aux connaisseurs du Paris intellectuel, quand j'aurai dit que son cabinet de travail, une vaste pièce revêtue de livres, avec de hautes fenêtres sur des jardins, se transforme chaque dimanche en un salon, où ne viennent d'ailleurs que des hommes. C'est le dernier endroit, je crois bien, où l'on *cause idées*. Depuis plus de quatorze ans que j'y fréquente, j'ai entendu, dans ce décor presque abstrait, Tourgueniew parler de l'art du roman, avec sa belle figure large de bon géant russe; Ernest Renan expliquer l'art de l'histoire en secouant son énorme visage éclairé par deux yeux bleus si fins; notre cher maître Taine esquisser le plan de son livre sur la Volonté; tandis que d'autres fois, un général, fameux par sa bravoure, analysait le mécanisme de la guerre moderne; ou que notre premier historien diplomatique résumait, en quelques phrases,

la crise actuelle de l'Europe. Si la démocratie continue de monter, comme il est trop probable, — ou mieux, de nous abaisser, — ce coin d'un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain d'où l'on voit luire au soleil le dôme des Invalides, aura été un des derniers asiles de la dernière aristocratie : celle de la culture. Mais le maître du lieu n'offre-t-il pas un exemplaire accompli de la noblesse intellectuelle, lui qui est tout ensemble un grand érudit et un grand lettré, après avoir été, à ses heures, un voyageur et un mondain? Le Monde, qui détruit les hommes de pensée quand il les absorbe, leur donne en revanche, lorsqu'ils ont su y passer, puis s'en passer, une liberté supérieure de jugement, comme une élégance aisée de leurs facultés. C'est pour cela, sans doute, que la conversation, dans le rare cénacle dont je parle, déborde sans cesse la spécialité professionnelle. Les questions de sentiment y alternent de la manière la plus naturelle avec les questions d'esthétique et de science, de philosophie et de politique, surtout quand une santé trop délicate permet à l'exquis artiste, qui est le poète de ce groupe, d'assister à quelqu'une de ces réunions. Il était justement venu ce dimanche-là, un des premiers du mois de mai 1887, et il nous avait enchantés en parlant, comme il parle, de sa voix où tremble un écho de la musique étouffée de ses vers. Une théorie, en apparence étrangère à toute application sentimentale, celle d'une école nouvelle sur l'emploi de la comparaison dans la poésie, lui avait

servi de prétexte à vanter la divination merveilleuse des vieux Aèdes. Il avait soutenu cette thèse, que les plus subtiles nuances de l'Ame moderne peuvent s'exprimer avec les mêmes images qui ont servi à ces poètes antiques à traduire l'Ame primitive, tant ils ont saisi et fixé les rapports éternellement vrais du cœur humain et de la nature.

— « N'y a-t-il pas, » disait-il, « bien autre chose, par exemple, qu'une analogie arbitraire et littéraire dans cette intuition par laquelle ces premiers poètes ont tout de suite associé les âges de l'année aux saisons de la vie? Ne semblent-ils pas avoir deviné d'instinct le mot subtil : un paysage est un état de l'âme?... Encore aujourd'hui, imaginez-vous d'autres harmonies que celles qu'ils ont célébrées? Celui qui aime une jeune fille rêve-t-il, autour de ce frais visage, un autre cadre que ces horizons de printemps dessinés par Virgile autour de ses Lycoris et de ses Amaryllis, — *Nunc formosissimus annus... C'est maintenant que l'année est en beauté...* Et sentez vieillir un être qui fut cher, vous éprouvez auprès d'une femme de quarante ans un de ces attendrissements douloureux où la pitié se mélange à la volupté, n'évoquerez-vous pas nécessairement autour de cette beauté finissante les mélancolies de l'année finissante aussi : les ramures jaunies, le vaste silence des bois touchés par l'automne, les agonies du soleil derrière des taillis à demi dénudés? Pourquoi, sinon pour le même motif qui faisait dire

à Simonide après Homère, que les générations humaines ressemblent au feuillage des arbres?... Vous ne changerez pas plus cela que vous ne changerez le mystérieux rapport qui unit à l'été la trentième année avec ses maturités épanouies, au froid hiver la sérénité glacée de la vieillesse. Si vous avez eu le bonheur, petit enfant, d'avoir une aïeule sous la main de laquelle poser votre tête bouclée, ne'st-ce pas dans un jour clair de janvier que vous la revoyez toujours? La maîtresse de trente ans qui vous a paru la plus belle, quand y songez-vous le plus volontiers? Par les après-midi du mois de juin ou de juillet lumineux comme le plein et chaud souvenir que vous gardez d'elle, n'est-il pas vrai?... »

— « Je l'ai laissé parler, » me dit Dorsenne, lorsque nous nous retrouvâmes seuls sur le trottoir de la rue, quelques minutes après avoir écouté ce couplet dont j'ai très imparfaitement rendu la grâce et la tendresse. « Oui, je l'ai laissé parler, » répéta-t-il, « et en l'entendant, je me récitais tout bas ce vers peu poétique, mais singulièrement vrai, d'un de ses prédécesseurs :

« Le cœur humain de qui? Le cœur humain de quoi?

« Mon cœur, à moi, est-il fait à rebours de celui des autres? Ce que je sais bien, c'est que j'ai précisément éprouvé, depuis que je me connais, des impressions contraires à celles que notre ami nous a développées sur ce qu'il appelle les âges de l'année et les saisons de la nature. »

— « Pourquoi ne t'es-tu pas amusé à sortir ton objection tout à l'heure?... Ça l'aurait fait te répondre... » lui demandai-je. Ce silence de Julien était assez étonnant, en effet. Il aimait à paradoxer en ces temps-là, avec délices. Il n'avait pas encore traversé le drame cruel que j'ai raconté ailleurs (voir *Cosmopolis*), et qui semble avoir à jamais éteint chez lui le feu follet de la fantaisie, cette flamme de fièvre légère dont il se grisait. Mon Dieu! est-elle loin déjà, quoiqu'elle soit tout près, cette fin d'un tiède après-midi parisien! Sont-elles loin, nos paroles d'alors, et mes questions, juste assez pour faire causer mon camarade! Et ses réponses m'évoquaient, ligne à ligne, un gracieux fantôme de femme, comme il en avait beaucoup dans son souvenir, cet étrange garçon, ce frôleur d'âmes qui aura tant aimé à sentir sentir. Et nous allions, gagnant un hôtel moderne de la plaine Monceau, où nous étions priés à un thé, parmi des bibelots, des fanfreluches anglaises et des propos de cinq heures. Dorsenne raffolait de ces sautes subites. N'est-ce pas lui qui m'emmena un jour rendre visite au philosophe Adrien Sixte dans le *hansome* de Casal?

— « Non, » répliqua-t-il, « je ne pouvais pas citer mon texte, comme on dit volontiers dans la maison d'où nous sortons. Il y avait une anecdote derrière la théorie et une anecdote trop récente... Mais sans anecdote, pense à un seul de

ces âges et à une seule de ces saisons : la quarantième année et l'automne. Il est possible que certains déclins d'amour et de jeunesse s'accordent mieux à la langueur de toutes choses. Mais pour d'autres?... Est-ce qu'une femme de quarante ans, qui peut encore éprouver et inspirer l'amour, n'aura pas d'instinct l'horreur d'un décor de mélancolie? Ne tremblera-t-elle pas qu'il ne fasse trop bien ressortir ce qu'il y a d'automnal justement en elle, de trop pareil aux feuilles qui tombent, au ciel qui se voile, au soleil qui se glace? Ce qu'il lui faut, ce que lui souhaitera celui qui l'aime, n'est-ce pas au contraire la fête du printemps autour d'elle, — d'un de ces printemps qui leur sont comptés, à elle parce que dans deux, dans trois, dans quatre, dans cinq, elle aura perdu ce reste magique de son charme, à lui parce qu'il ne pourra plus alors l'aimer que dans la douleur, s'il est romanesque, ou, s'il ne l'est pas, dans l'habitude, misère pire! A travers cette grâce enivrante d'avril, tous deux sentent trop bien la fuite de la vie, — mais ils la sentent en se grisant de cette vie qui passe. C'est un renouveau de beauté pour elle et d'amour pour lui, avec un effort pour ne pas perdre une goutte de cette coupe de jeunesse qui leur est tendue une fois encore... »

— « Tu peux avoir raison, » lui répondis-je, « j'ai connu une charmante femme de cet âge que je rencontrai un jour, marchant par une radieuse journée de début d'avril dans une des

allées du Bois. Je la saluai et nous causâmes. Elle avait près de quarante-deux ou trois ans, et elle avait été divinement jolie. Elle l'était redevenue ce jour-là, et elle me disait avec un sourire où sa grâce d'antan lui souriait sur les lèvres et dans les yeux : « Je voudrais courir, courir, « et nouer d'un lien toutes les feuilles de tous « les arbres pour les empêcher de pousser si « vite... »

— « Tu vois. Elle pensait comme moi, » reprit Dorsenne, « et si tu l'avais aimée, tu aurais pensé de même. — J'arrive à mon anecdote. — T'ai-je parlé autrefois d'une Italienne dont j'ai été si passionnément amoureux à vingt-quatre ans? Cela date déjà... Une comtesse Andryana?... Jamais. Alors, je ne te dirai pas comment elle s'appelait de son autre nom, celui de son mari et de ses deux enfants, quoique la confidence que j'ai à te faire ne soit pas de celles qui compromettent beaucoup une famille... Mais est-il admirable, ce prénom vénitien? Ma comtesse — je l'appelle *ma*, quoiqu'elle n'ait jamais rien été pour moi qu'une amie — n'était cependant pas Vénitienne. Sa mère l'était, je crois, ou sa grand'mère. Elle était, elle, d'une petite ville du nord de la Lombardie, Bergame ou Brescia, je ne sais plus. Son mari était un Pisan, dont le nom figure dans la *Divine Comédie*, s'il te plaît. Le descendant de ce contemporain de Dante exerçait la fonction peu tragique de secrétaire à l'ambassade près la

République française. J'ai quelque idée qu'il se souciait de sa femme à peu près autant que de ses ancêtres dantesques. C'était le joueur de baccarat le plus infatigable et le plus intrépide que j'aie connu, moi qui ai tant fréquenté Lautrec et Casal. La comtesse, elle, était le plus délicieux des Luinis vivants que j'aie vus aller et venir, parler et sourire. Tu les connais, ces têtes comme on en voit encore dans le Milanais : le front un peu large sous des cheveux un peu ondés, des paupières un peu renflées, le nez coupé droit, une bouche sinueuse avec un sourire qui flotte dans le pli des joues un peu creuses, un ovale fin qu'achève un menton volontaire, et des yeux bruns dans un teint de blonde, des yeux où il y a du velours et du mystère, une caresse presque physique du regard sur votre regard, et un sortilège d'énigme pour votre pensée?... Tu comprends qu'une telle créature acoquinée à un tel mari — était-il commun, l'animal! — avait dû faire rêver bien des jeunes gens. On m'avait dit qu'elle était honnête. Je ne le crus pas, et je m'abandonnai au goût qu'elle m'inspira dès que je la connus, avec toutes les espérances de succès. Ces espérances se changèrent en quasi-certitude et ce goût en une véritable passion, quand, cette année-là, un hasard nous fit nous rencontrer dans le château d'une commune et complaisante amie, en Touraine... Bref, j'aventurai auprès d'elle la déclaration la plus en règle dont je me sois jamais rendu coupable, pour échouer devant l'offre d'amitié la plus

finement opposée à ma fougue, la plus sincèrement aussi. Je sais aujourd'hui que je lui ai beaucoup plu alors. Elle s'était laissé courtiser parce qu'elle était coquette. Elle ne voulait pas se donner parce qu'elle était pieuse, voire dévote. La réunion de ces deux contrastes est moins rare qu'on ne croit, même ailleurs que chez nos légères Françaises. Ai-je besoin d'ajouter qu'avec l'amour-propre de mes vingt-cinq ans, je me fâchai tout rouge? Nous nous quittâmes tout à fait brouillés... Jusqu'ici mon histoire n'a rien de très original, et rien d'original non plus les événements qui suivirent, presque aussitôt, ce séjour en Touraine. Son mari fut envoyé comme ministre dans un autre poste, et six mois après il mourut. Leur fortune était probablement très hypothéquée, car sa veuve dut se retirer à Pise avec ses deux filles, aussi bourgeoisement que si elle n'eût pas été jadis une des reines de l'élégance à Londres, à Vienne et à Pétersbourg... Entre parenthèses, en pleine splendeur de beauté, une abdication pareille, quand elle est acceptée, ressemble de près à un héroïsme, ne penses-tu pas?... »

— « C'est une question!... interrompis-je. « Quand une femme à la mode n'a pas quelque intrigue d'amour qui étoffe d'émotion les corvées de la vanité, sa vie me paraît valoir en agrément celle des officiers de la Grande Armée. L'une d'elles, — tu serais étonné si je te la nommais, — me disait un jour : « Je n'ai qu'un bon « moment. C'est quand je vais me coucher et

« dormir. Il m'arrive alors de regarder mon lit et « de lui dire : « Ah! mon seul, mon seul ami!... »

— « Ma comtesse Andryana n'était pas de cette race, » reprit Dorsenne; « elle avait, sous des formes frêles, une de ces physiologies athlétiques sur lesquelles les dîners en ville quotidiens, les parties de théâtre, les bals, les soupers glissent comme de l'eau sur du marbre, sans en altérer une seconde la puissante vitalité... Mais je reprends mon récit. Nous nous étions donc quittés brouillés, et ce qui ne te plaira pas trop, c'est la manière dont nous rentrâmes en relations. Par lettres et à propos d'un de mes livres. Elle m'envoya à cette occasion une dizaine de pages si joliment pensées, si profondément empreintes de ce doux et subtil esprit féminin qui repose tant des critiques professionnelles et de leur brutalité! Je lui répondis. Une correspondance s'installa entre nous, échelonnée de livre en livre et de jour de l'an en jour de l'an, sans qu'il s'y glissât jamais une allusion à ce qui avait été ma plus folle crise de passion peut-être, une de ces passions de jeunesse aussi ardentes que courtes. Elles font tout de même le vrai trésor de notre mémoire sentimentale, et c'est pour ne pas toucher à ce trésor que j'avais, malgré cette correspondance, reculé d'année en année de la revoir. Pour un vagabond de mon espèce, un voyage à Pise, c'est à peu près comme pour toi une visite à Versailles. Je n'y suis pas allé cependant jusqu'au mois dernier. Tu vois comme c'est récent? J'avais cette idée pour me

barrer la route : qui sait comment je la retrouverai?... »

— « Je comprends. Tu as choisi le mois d'avril pour tenter ton expérience et vérifier ta théorie sur la quarantième année et le printemps?... » dis-je, non sans ironie. « Que l'on est heureux de traiter ainsi son cœur, comme une cornue devant laquelle on se met en observation! »

— « Tu te trompes, » répondit-il sérieusement. « L'idée n'est pas de moi. J'avais si peu ma théorie à cette époque, qu'en novembre dernier, partant pour un tour d'Italie, je lui écrivis pour lui annoncer enfin ma visite avec l'intention de demander à ce séjour d'un après-midi dans la morne Pise, précisément le petit frisson de mélancolie automnale, cher à notre poète de tout à l'heure. Je me préparais à un de ces gratuits pèlerinages d'horrible tristesse que l'on devrait fuir et que l'on recherche, comme si notre âme avait besoin de souffrir pour sentir. Cette beauté que j'avais connue, idolâtrée, magnifique, j'allais la revoir ruinée dans cette ville, elle-même un fantôme de ville, le spectre de sa gloire d'autrefois et dans la saison la plus faite pour accroître encore cette navrante impression... Automne de femme, automne de ville, automne d'année, automne de cœur, — la gamme entière y était, comme tu vois... Ce fut elle qui me répondit, courrier par courrier, pour me prier de ne pas venir en novembre, mais seulement à mon retour, quand je rentrerais en France, vers le printemps.

Elle ajoutait qu'elle avait pour m'imposer cette petite interversion de ma visite *une raison qu'elle me dirait*. J'eus un mouvement de mauvaise humeur, pourquoi te le cacher? en recevant cette réponse. Je me croyais plus désiré, d'une part, et de l'autre, je ne pouvais guère expliquer ce contre-ordre que par la présence à Pise, en ce moment, de quelque personnage qu'elle voulait me cacher, un rustre d'amant, sans doute, pris par ennui, par lassitude, et dont elle avait honte... Mais j'ai un principe : toujours obéir au désir que m'exprime une femme. Je pars de ce raisonnement que si elle veut me duper sur un point quelconque, elle y réussira toujours. Qu'elle me dupe donc de la façon qui lui est le plus agréable, c'est la plus sûre chance que cette duperie me soit agréable, à moi aussi. Tant et si bien que j'exécutai mon voyage à rebours. Je commençai par Palerme et la Sicile, pour continuer par la Grande-Grèce, Naples, Rome, enfin par Pise; et le 5 avril dernier, par une jolie journée de printemps toscan, si fraîchement bleue et grisante, j'arrivai devant le palais de la comtesse Andryana, sur le quai de l'Arno, à côté de celui qui montre une chaîne au-dessus de son porche avec cette inscription : *alla giornata*... orgueilleux témoignage qu'un de ses maîtres fut esclave de Barbarie. Le cœur me battait, le croirais-tu? Je regardais l'eau du fleuve tout jaune sous ce jour si clair, en songeant que mon délicieux Luini d'il y a dix ans avait vieilli à regarder couler ce flot lent, muet, comme lassé,

et que la beauté de ce jour serait la plus cruelle des ironies pour ce qui lui restait de sa grâce... Enfin je me décide à frapper. Je donne mon nom, et l'on m'introduit, pas dans la maison, dar un jardin. Un jardin? Non. Une fête, une féerie de divines fleurs : des bordures d'iris blancs et violets, des touffes de narcisses dans le gazon, des arbres de mai déjà mauves, des roses épanouies autour des cyprès... Et là, sous les tendres feuillages nouveaux et parmi cet enchantement de couleurs, de parfums, de chants d'oiseaux, dans ce magnifique jardin pisan un peu rococo, avec les colonnes d'un *tempietto*, au fond, des vases de terre cuite et des statues, j'aperçois Andryana aussi belle que je l'avais quittée. Elle marchait vers moi dans le soleil, qui lui faisait une auréole. Les lassitudes de l'âge étaient comme noyées par le sortilège de cette lumière. Le renouveau de la nature semblait affluer et sourire aussi dans ses beaux yeux, toujours aussi veloutés, toujours aussi mystérieux. Et elle était vraiment si pareille à elle-même qu'après une demi-heure je me sentis devenir aussi fou qu'il y a dix ans, et j'ai voulu recommencer ma déclaration, qu'elle interrompit avec un sourire, teinté d'un rien de regret : « Vous « ne savez pas que depuis deux mois je suis « grand'mère?... »

— « Et quelle cause t'a-t-elle donnée, pour avoir déplacé votre rendez-vous ? » lui demandai-je comme il se taisait.

— « Mais celle que je te disais tout à l'heure. Quand je la questionnai, elle me répondit en hochant la tête : « Une dernière coquetterie : je « ne suis plus jeune qu'au printemps... »

Cannes. Janvier 1893.

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

VII

L'Adoration des Mages